

Masaryk et la philosophie occidentale.

Par Emanuel Rádl (Prague).

Les mots „Occident“ et „Orient“ ont un sens très relatif. Pour les Tchécoslovaques, l'Amérique est le pays le plus occidental, non seulement par sa situation géographique, mais aussi par sa civilisation, tandis que la Chine est un pays d'Extrême-Orient. Pour les Chinois, au contraire, l'Amérique, géographiquement parlant, est située en „Orient“. Même lorsqu'on emploie le mot „occidental“ pour caractériser une civilisation, ce terme est employé dans différentes acceptions.

Chez nous, en Tchécoslovaquie, les deux termes „Occident“ et „Orient“ ont une signification spéciale. Cette signification était plus grande encore, avant l'activité philosophique de Masaryk et la révolution bolchéviste. En Amérique, on oppose le Nord au Sud; en Europe, on souligne la rivalité entre Anglo-Saxons et Latins, entre catholiques et protestants. De même, mais avec plus de conviction encore, on parlait autrefois, dans notre pays, de l'abîme séparant l'Orient de l'Occident et du devoir des Tchèques et des Slovaques de jeter un pont sur cet abîme. Pour nous, le monde était, en quelques sortes, divisé en deux parties, et la ligne de partage passait juste au milieu de notre territoire comme si notre rôle historique était de faire communiquer les deux extrêmes entre eux.

Dans le langage courant, l'Orient, pour nous, c'était la Russie. Par son immensité, par sa culture spéciale, par sa religion orthodoxe, par sa façon d'envisager les problèmes mondiaux et, en général, par le fait même que c'était un empire slave, la Russie différait des autres nations. Par contre, quand on parlait d'Occident, on pensait à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Amérique, à une autre civilisation, aux religions catholique et protestante, au sens pratique, à la manière dont les habitants de cette région concevaient l'État, la nation, etc. Toutefois certaines obscurités subsistaient, par exemple, pour les Polonais. Ceux-ci, bien que situés à l'Est, ne voulaient pas entendre parler de civilisation russe. Et les Yougoslaves? Et certains Allemands dénommés „romantiques“ qui, tout en habitant à l'Ouest, étaient à la façon des Russes tout imprégnés de romantisme?

Cette distinction entre l'Occident et l'Orient était apparemment d'origine russe. D'après les philosophes „slavophiles“ (groupe remarquable parmi les sociologues russes du XIX^e siècle) la Russie slave, avec sa foi orthodoxe son antique civilisation, sa nombreuse population — population peu instruite, mais possédant d'instinct et à un très haut degré le sens de la vérité — devait un jour, au moment où on s'y attendrait le moins, étonner l'Occident par quelque chose de grandiose et lui apporter le salut. L'Occident, disaient-ils, avait besoin de la

Russie pour combattre sa démoralisation, son impiété et son rationalisme. Et par impiété, on entendait non seulement la tolérance religieuse pratiquée en Occident, mais aussi le catholicisme et, en particulier, le protestantisme, puis la philosophie occidentale (Hume, Kant, Comte), le socialisme et, en général, tout ce qui s'appuyait sur la raison et sur l'intelligence. Rappelons, en passant, que cette défiance de l'intelligence et cette confiance dans l'instinct du peuple ne provenaient pas uniquement du fait que la Russie était un pays arriéré.

C' était aussi une sorte de mouvement réactionnaire, — mouvement très puissant en Europe au début du XIX^e siècle —, contre les doctrines du XVIII^e siècle. A cette époque, Burke attaquait en Angleterre les philosophes qui avaient, pensait-on, préparé la Révolution française. Joseph de Maistre qui vécut quelque temps en Allemagne, les disciples de Schelling, — écrivaient dans le même sens. Carlyle, en Angleterre, comptait que la rédemption viendrait du colosse muet, de la Russie, et, dans le pays même, Dostoïevski, faisait de même. Ce mouvement slavophile russe n'était, en somme, qu'une manifestation romantique du culte de l'instinct populaire et de la fiction sur lesquels s'appuyèrent plus tard les pangermanistes en Allemagne et les panslavistes en Russie. Ce mouvement contre la civilisation occidentale et cette foi en l'instinct du peuple se propagèrent également chez nous, et c'est ainsi que les Tchèques en arrivèrent à envisager à leur façon la philosophie de l'histoire. Avant-garde des Slaves en occident, les Tchèques étaient destinés, disait-on, par la situation qu'ils étaient Slaves — c'est-à-dire frères des Russes, — qu'ils étaient venus de l'Est et qu'ils possédaient une langue slave, par cela même, ils appartenaient à la grande famille des nations de l'Europe Orientale et portaient dans leur cœur l'héritage de l'Orient. L'histoire de la religion, chez les Tchèques, prouve, elle aussi, qu'ils occupaient, en Europe, une situation intermédiaire. Baptisés, au début, dans l'esprit de l'église orthodoxe naissante, par les frères Cyrille et Méthode, apôtres slaves venus de l'Orient, ils furent, dit-on, convertis plus tard, par la force, aux religions occidentales: catholicisme et protestantisme. Et tout comme autrefois, alors que les Eglises orientale et occidentale se disputaient l'influence sur notre pays, aujourd'hui, dit-on, les divers courants venus de l'Ouest et de l'Est se heurtent sur notre sol. Ballotté entre ces courants, le peuple tchèque, avant Masaryk, était plutôt enclin à préférer l'Orient à l'Occident, c'est-à-dire la fiction à la science, l'instinct populaire à la civilisation, l'histoire — comprise à la façon des romantiques — à la sociologie. Il ne faudrait cependant pas en conclure que les Tchèques, avant Masaryk, rejetaient la civilisation occidentale. Bien au contraire, son influence se révèle dans tout le cours de leur histoire, dans toutes leurs conceptions modernes. Au XIX^e siècle, les Tchèques étudiaient de préférence la philosophie allemande, mais cette étude, tout en étant trop exclusivement allemande, était en même temps éclectique. Sans se laisser pénétrer à fond par la civilisation occidentale, on l'acceptait comme une nécessité du moment. C'est dans ce milieu qui rêvait de servir d'intermédiaire entre les idéologues mystiques de l'Orient et les rationalistes de l'Occident, que débuta Masaryk vers l'année 1880. On ne peut pas dire cependant que son enthousiasme pour la philosophie occidentale ait été éveillé par des influences étrangères. Il est certain que le séjour qu'il fit à Vienne lui fournit l'occasion d'étudier les méthodes critiques des philosophes occidentaux et que cette étude lui fut d'un

grand secours; il n'est pas moins vrai que sa femme, une Américaine très intelligente, exerça sur lui une influence dans le même sens, mais ce qui est surtout vrai, c'est que c'est dans les idées de son propre pays — idées qu'il sut amener à leur aboutissement logique — que Masaryk puisa sa foi dans la philosophie occidentale.

Quoi qu'il en soit de tous ces détails, le fait principal est que, dès ses débuts, Masaryk commença à enseigner une philosophie purement occidentale, non pas une philosophie recueillie au hasard en Allemagne, en France ou en Angleterre, mais une philosophie qui, tout en approuvant les idéals de la civilisation occidentale, demeurait rigoureusement personnelle. Comte, Pascal, Buckle, Mill, Hume, Kant, Locke lui avaient fourni la matière, en même temps que la méthode à suivre pour la solution des problèmes philosophiques. Ceci ne veut pas dire que Masaryk acceptait sans contrôle les doctrines de ces savants. Loin de là. Il les critiquait toujours à sa manière et d'autant plus volontiers que les philosophes en question n'étaient presque jamais d'accord. Toutefois, c'est en nous faisant pénétrer dans leur sphère intellectuelle que Masaryk nous apprit à avoir confiance en eux, à nous fier à leur esprit critique, à leur puissance d'analyse, à leurs méthodes, à leur conviction que la science devait régner sur le monde. D'après Masaryk, Pascal était le type du catholique qui, après avoir tiré toutes les conclusions logiques de sa philosophie, se débattait entre sa foi en la science et sa croyance aux miracles. Quant à Comte, il le considérait comme son maître en sociologie, en cette sociologie que Masaryk introduisit chez nous en l'opposant à notre culte de l'histoire fortement teinté de romantisme. Ce fut Comte également qui lui donna sa méthode pour la classification des sciences et qui, en général, lui inspira confiance en ces dernières. Quant à Hume, Masaryk considérait, au début, sa philosophie comme le point de départ de la philosophie moderne. Le problème fondamental posé par ce philosophe demeure entier, car dit Masaryk, Kant n'a pas réussi à lui trouver de solution. C'est ainsi que les philosophes les plus remarquables de l'Occident nous ont transmis leur méthode philosophique, c'est-à-dire nous ont appris à penser à la façon des Occidentaux.

Pourtant, il serait faux de croire que Masaryk, en raison de l'influence exercée sur lui par les philosophes d'Occident, ait, purement et simplement, rejeté la philosophie orientale comme mauvaise et superflue. Tout en s'appuyant fermement sur la civilisation occidentale pour lutter contre le „panslavisme“ et son proche parent le „pangermanisme“ — deux conceptions issues du romantisme¹⁾ — et malgré toute la confiance qu'il possédait dans les méthodes critiques de l'Occident, il n'en éprouvait pas moins les plus grandes sympathies pour les Slaves en général et pour les Russes en particulier. A Prague même, dès le début, il publia un opuscule sur la „slavophilie“ russe. Dans cet ouvrage, Masaryk étudiait à fond et analysait les idéals russes, tout en employant pour les apprécier — et ceci est tout à fait caractéristique — les méthodes en usage en Occident. Il ne reconnaît pas la justesse de ces idéals et oppose à leur tendance mystique, romantique et néoplatonicienne, le cartésianisme, le phénoménisme, le criticisme, etc.

1) Masaryk était chez nous le plus remarquable critique de ces théories politiques très répandues avant la guerre.

Evidemment, lorsque Masaryk voulut faire adopter les méthodes critiques de l'Occident, il se heurta dans le pays même à une sérieuse opposition. La lutte fut particulièrement vive, lors de la querelle dite „des manuscrits“. 1) Les défenseurs de ces faux manuscrits étaient partisans de la fiction et du romantisme; ils se fiaient à la foi et à l'instinct. Masaryk, qui, au contraire, était dans cette affaire à la tête de l'opposition, se déclarait énergiquement en faveur des méthodes de critiques scientifiques. La victoire qu'il remporta dans cette lutte, contribua dans une large mesure à écarter la méfiance qu'éprouvaient les Tchèques pour les méthodes de l'Occident et à nous en rapprocher intellectuellement. Il nous fit voir également dans ses études ultérieures, l'influence que cet Occident pouvait avoir sur notre vie nationale et, il nous montra notamment que notre réveil national de la fin du XVIII^e siècle était, en grande partie, une conséquence du mouvement rationaliste venu de l'Occident. L'illustre savant Dobrovský n'était-il pas lui-même tout pénétré de l'influence occidentale tandis que notre célèbre journaliste Havlíček se livrait à une sévère critique de la Russie. Nous avons du reste le tort de juger celle-ci trop favorablement aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue intellectuel.

Toutefois cet enseignement ne fut nullement antislave, bien au contraire. Masaryk était alors tellement pénétré de Tolstoï qu'un certain nombre de nos compatriotes le traitaient, bien à tort du reste, de „tolstoïen“. Tout en recommandant l'étude de cet éminent penseur russe, et en partageant son intérêt pour la morale, il ne put jamais approuver les idées qui, dans ses oeuvres, paraissaient inacceptables aux Occidentaux, par exemple son „anarchisme“, son manque de compréhension des sciences et de la sociologie, son absence de méthode. A l'égal de Tolstoï, et même plus encore, Masaryk estimait Dostoïevski. Il le considérait comme „type“ du penseur russe. Le premier, chez nous, il attira l'attention sur la grande valeur de ses romans, il les donna à traduire en tchèque et en fit l'objet de ses méditations journalières.

Son admiration pour Dostoïevski était telle qu'il voulait, dans son grand ouvrage sur la Russie, étudier spécialement l'oeuvre de cet écrivain. Et pourtant, malgré toute l'estime qu'il avait pour lui, il n'a, à vrai dire, jamais cessé de le critiquer et de lui opposer Kant, Hume et, en général, les écrivains de l'Occident. A ce point de vue, il est bon d'attirer l'attention du lecteur étranger qui s'intéresse aux problèmes philosophiques russes — lesquels furent également étudiés chez nous au XIX^e siècle — sur l'ouvrage de Masaryk „La Russie et l'Europe“ 2). Personne ne s'est donné autant de peine pour comprendre la pensée russe sous toutes ses formes. En tant qu'ouvrage d'information, ce livre est un vrai chef-d'oeuvre. Le lecteur cependant ne manquera pas de remarquer que tout en se passionnant comme écrivain pour les problèmes de l'Europe Orientale qu'il comprend fort bien, Masaryk ne cesse de recommander comme unique voie de salut la philosophie occidentale, l'analyse critique, Hume, Kant, la science, la sociologie, la méthode.

Pour la Tchécoslovaquie — comme du reste pour tous les Slaves — cette confiance dans les méthodes occidentales fut son soutien avant, pendant et

1) Ces manuscrits imitaient fidèlement les „Chants d'Ossian“. On avait fait passer comme poésie populaire du Moyen-Age des poèmes épiques modernes. 2) V. T. H. G. M a s a r y k, Rußland und Europa. Studien über die geistigen Strömungen in Rußland. 2 Bde. (E. Diederichs, Jena, 1913).

après la guerre. Dans l'histoire de la pensée slave, c'est un véritable retour à l'Occident, retour décisif, réfléchi, triomphal. Et ceci ne signifie nullement la soumission, même intellectuelle, à cet Occident. C'est plutôt un essai pour conquérir l'indépendance intellectuelle et politique, grâce aux méthodes en vigueur en France, en Angleterre et en Amérique depuis que la civilisation a pris naissance dans ces pays.